

—Ah ! le gros Caduchot ?

—Précisément.

—Et que voulait-il ?

—Vous avertir qu'il a reçu ce matin un petit billet de Mme d'Armangis par lequel, en lui rappelant qu'il est attendu ce soir à dîner, elle le prie de venir vous prendre pour vous conduire chez elle. En donnant cette commission à M. Caduchot, elle s'excuse sur son ignorance de votre adresse, qu'elle a oublié de vous demander hier soir.

—Ah ! très-bien ! fit sèchement Avril dépité de voir le hasard mettre Bourguignon sur la voie de ce qu'il avait voulu ni cacher la veille.

Le ton échappa au valet qui, en rangeant à droite et à gauche par la chambre continua gaiement :

—Si monsieur avait été réveillé par la visite de M. Caduchot une heure plus tôt, les oreilles lui auraient sûrement tinté.

—Bah ! on parlait de moi quelque part ? dit Paul qui comprit cette allusion à une croyance populaire.

—Oui, et pas bien loin d'ici.

—Où donc ça ?

—En bas, dans la loge du concierge où le propriétaire, M. Perrier, avait envoyé la Cardoze pour recevoir de Mathis l'argent de ses termes.

—Et la Cardoze s'est occupée de moi ?

—Elle n'a même causé que de vous, à ce que m'a déclamé le portier quand je suis descendu pour les provisions... un tas de questions sur vous, vos habitudes... vos vices même. Il paraît que, avant de venir ici, elle avait d'abord passé chez Mme de Jozères pour s'informer, de la part de son père, si cette dame allait mieux.

Et, tout en furetant dans les coins de la pièce, Bourguignon ajouta d'un air placide :

—Je suis heureux de pouvoir annoncer à monsieur que cette dame est tout à fait remise de l'affreuse migraine dont elle souffrait hier soir quand il est allé prendre le thé chez elle.

A cette nouvelle déconvenue qui lui montrait le domestique encore informé de ce qu'il n'avait pas voulu lui avouer, Avril partit d'un franc éclat de rire.

—Ma foi ! s'écria-t-il, j'imagine qu'il est vingt fois plus simple de tout te conter.

Le vieux serviteur s'arrêta dans ses allées et venues et, se tournant vers le jeune homme, il lui dit d'une voix grave :

—Oui, dans l'intérêt de monsieur... dans son véritable intérêt.

—Allons ! quitte ta mine sombre, mon brave. N'aie donc pas toujours l'air de croire que je danse sur un volcan.

Bourguignon le regarda fixement.

—Alors pourquoi la Cardoze vient-elle rôder par ici ? demanda-t-il.

—Mais simplement pour toucher les termes de son maître, comme tu l'as dit. Tu vois bien, poltron, qu'il n'est pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures.

Le vieillard secoua la tête d'un air de doute.

—Tiens, pour te convaincre, j'aurai plus copié de tout te dire. Tu verras que la Cardoze n'est pour rien dans mon récit.

Et, là-dessus, Paul entama l'histoire de sa nuit à l'Opéra, de son aventure avec les deux femmes et du souper qui s'en était suivi.

D'abord profondément attentif, Bourguignon avait tout écouté sans interrompre. Mais, sur la fin du récit, il joignit

brusquement les mains et, les yeux pleins de la plus douloureuse surprise, il s'écria d'une voix brisée par une poignante émotion :

—Ainsi, c'est Mme de Jozères que vous accusez d'avoir ordonné votre mort à Bricard et à Toto l'Arsouille ?

—Oui, ce Toto, prétendu comte de Valnac, qui a tué son complice... le diable sait seul pourquoi !

—C'est faux ! c'est faux ! Prenez garde, jeune homme, vous êtes sur une pente fatale !

Blessé par le ton du valet, Avril se révolta franchement contre une tutelle qui lui pesait.

—Ah ça, prétends-tu donc y voir mieux que moi qui suis un acteur en cette aventure ? Garde tes avis et tes conseils pour quand je te les demanderai. Il semble, depuis trois jours, que tu aies incarné en toi tout le bon sens en ne me laissant que la stupidité. Oui, entends-tu, oui, j'ai été sauvé par Mme d'Armangis.

—Voulez-vous savoir le passé de cette dame ? demanda gravement Bourguignon, qui n'avait pas bronché à la violente sortie de Paul.

—Non, fit sèchement l'héritier, dis-moi plutôt l'histoire de Mme de Jozères.

Le bonhomme remua négativement la tête.

—Tu refuses ?

—La volonté dernière du chevalier a été qu'on respectât le secret de ceux qui assisteraient à sa messe de mort. Le passé de Mme de Jozères ne vous appartient donc pas.

Et le serviteur ajouta en appuyant :

—Mais celui de Mme d'Armangis est à vous.

Cette résistance exaspéra Paul :

—Assez, vieux fou ! fit-il d'une voix brève. Cesse de me parler de l'un quand j'accuse l'autre. Je te dis que cette de Jozères a laboé les deux hommes après moi. Bricard n'était-il pas à son service quand il est mort ?

—Oui.

—Tu es forcé de l'avouer, tu le vois. Ne défends donc pas cette femme, c'est inutile. Son effroi et sa pâleur l'accusaient trop quand elle m'a vu apparaître chez elle pour lui apprendre que je connaissais l'infâme guet-apens qu'elle et ses complices ont voulu me tendre.

—Vous avez fait cela ?

—Oui, je me suis procuré ce plaisir hier soir pendant que le mari s'inquiétait de ne pas me retrouver dans la loge de Mme d'Armangis à laquelle il m'avait présenté. Veux-tu le récit de ma petite expédition ?

Bourguignon lança un regard triste au jeune homme toujours gouaillieur.

Je vous écoute, dit-il.

—De Jozères, après m'avoir présenté à la belle Mme d'Armangis, venait de quitter la loge...

Le domestique l'interrompit :

—D'abord, pourquoi vous conduisait-il à cette dame ? Vous ignoriez alors qu'elle fût une de vos deux femmes de l'Opéra. Donc, quel motif aviez-vous de lui être présenté ?

—Tiens ! je m'aperçois que j'ai oublié de te dire que le docteur et son gendre m'ont fait au théâtre leurs fameuses propositions... ils m'offrent un demi-million.

Bourguignon fit la moue.

—La dixième partie de ce qu'ils comptent voler ! dit-il, les coquins ne sont pas généreux. Avez-vous accepté un si mince lupon ?